



Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-4613-7

© Patrick Rousson

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Rousson Patrick

Aristide et la louve

*C'est vrai qu'il m'arrive encore quelquefois d'avoir une étincelle d'humanité ; je me ravise aussitôt afin de ne point me laisser abuser par ma naïveté. Pourtant, c'est au contact de l'animal que j'éprouve le moins de méfiance à donner mon cœur.*

## Chapitre I

Il était une fois un homme si pauvre qu'il ne disposait même pas d'un toit pour se loger. Le pauvre diable dormait là où il se trouvait, souvent dans les fermes qui acceptaient de lui fournir un coin d'étable en échange du travail qu'il fournissait. L'hiver, il fallait qu'il quémante auprès des maîtres du lieu un peu de paille afin de ne pas mourir de froid, comme ce soldat entré de la guerre de trente ans que l'on avait retrouvé mort dans une grange du perche, le visage tout bleu.

Mais le pauvre homme que l'on nommait Aristide n'était plus tout jeune, et ses forces déclinant, on le jugea bien vite bon à ne rien faire, et bientôt on ne lui offrit plus que de l'embauche par condescendance ou par bonté, quand on ne le mettait pas tout simplement dehors sans même lui laisser un bout de pain.

« Allez donc Aristide ! Vous allez encore nous mettre en retard pour les moissons », lui disait-on !

Le pauvre n'avait pas eu de famille. Il n'avait pu prendre sérieusement femme également, car une vilaine blessure au visage qu'il tenait d'un coup de baïonnette qu'il avait reçu à la guerre l'avait défiguré et rendu à jamais impropre à l'amour, et cela bien que son cœur fût encore pur et exempt de tout ressentiment sur sa miséreuse condition.

Une nuit qu'il marchait dans la forêt sous une pluie battante à la recherche d'un endroit propice à poser son

baluchon et à trouver un peu de repos, il perçut au loin des hurlements. Il comprit sitôt qu'il s'agissait d'un loup. Sur le coup, il eut peur... Car il avait lui aussi entendu bien des histoires affreuses sur les loups, qui s'attaquaient aux hommes et ne faisaient qu'une bouchée des petits enfants.

Cependant, instinctivement, il s'approcha de l'endroit d'où provenaient les hurlements. C'est alors qu'au détour d'un buisson, il aperçut à quelques mètres de là un loup qui hurlait, le museau en l'air, se débattant sans relâche, tentant de dégager l'une de ses pattes arrière qui étaient prises dans un piège de trappeur.

Aristide resta d'abord immobile, indécis regardant le pauvre animal se débattre impuissant. Sans qu'il sût vraiment pourquoi, il se prit de pitié pour cette bête qui de temps à autre lorsqu'elle s'arrêtait de geindre le regardait avec un visage implorant. Sans plus attendre, il ramassa non loin de là une vieille branche morte suffisamment solide qu'il époinça à l'aide de son couteau. Se munissant de cet instrument tel un levier, il le glissa dans l'embrasure du piège qui s'était refermé sur la patte de l'animal. Il besogna si fort qu'il finit par écarter les deux mâchoires libérant le loup qui jusque-là avait cessé de hurler, attendant peut-être sa libération prochaine.

La pluie qui tombait par abats lourds et resserrés s'arrêta brusquement, et le loup après s'être quelque peu ébroué pour sécher son pelage, lécha d'abord sa plaie et s'avança doucement vers l'homme, la tête baissée, les oreilles frémissantes. Puis il se mit sur son derrière avant de lever vers lui un regard qui semblait le scruter avec une douceur infinie. Il se mit à tendre sa patte en avant, se redressant fièrement, tournant sur lui-même comme pour une parade !

« Mais, c'est donc que tu serais une fille, dit Aristide en apercevant le derrière de l'animal !

À ces mots, la louve se fendit d'un jappement. Puis elle le fixa à nouveau avec le même regard intense où déjà semblait poindre une complicité.

Aristide voulut reprendre son chemin, mais la louve lui emboîta aussitôt le pas, un pas alerte, souple et régulier de canidé, qui ne semblait déjà curieusement ne rien laissait transparaitre de sa blessure à la patte arrière.

L'homme et l'animal marchèrent ainsi un long moment, jusqu'à la sortie de la forêt qui débouchait sur une immense lande. Parfois la louve le dépassait, disparaissait un instant, puis revenait sur ses pas, jusqu'à l'homme, qu'elle regardait d'en bas par petits coups, le museau en avant.

Alors qu'il abordait un petit chemin perdu au milieu de la lande, la louve revint jusqu'à lui en émettant plusieurs hurlements qui semblaient signaler à l'homme la présence de quelque chose de remarquable. Puis elle se retourna dans la direction signalée, comme pour inviter fermement Aristide à la suivre.

Aristide découvrit en effet à son tour, en haut d'une petite butte, une cahute de berger. Le lieu, abandonné, avait néanmoins dû être visité assez récemment, puisque Aristide fut heureux d'y découvrir un grabat habillé de paille fraîche.

La louve, assise sur son derrière, regarda encore l'homme, qui lui offrit son regard plein de sollicitude, visiblement satisfait d'avoir trouvé un endroit sec pour passer la nuit. Il s'étonna seulement que l'animal eût précédé ses désirs. La louve poussa un petit hurlement et accepta de bon gré la main de l'homme qui lui caressa le col.

Cependant, dès que vint l'instant de pénétrer dans l'abri, la louve sembla hésiter. Assise sur son derrière, elle paraissait scruter avec inquiétude la cabane : l'endroit était imprégné d'odeurs humaines, le vent lui en apportait à foison ; des effluves de toutes sortes, par dizaines, s'échappaient de ce lieu qui à bien des égards et parce qu'elle en avait gardé des images bien précises, ressemblait aussi à une maison, le lieu où d'ordinaire les hommes se cachaient et où ils allaient dormir la nuit, un sanctuaire où d'ordinaire il lui était interdit d'approcher.

« Et bien quoi, que fais-tu ? S'impatientait Aristide qui mettait une main à son chapeau afin d'éviter qu'une bourrasque de vent ne l'emportât. »

Mais la louve continuait à hésiter ; elle n'était pas habituée à se coucher ainsi dans des endroits clos, où on ne respirait pas l'odeur de la nature et de la nuit ; même lorsque l'inclémence du temps frappait impitoyablement, dans le froid intense et sous les pluies battantes, elle trouvait toujours un endroit propice à passer la nuit.

« Et bien alors, trépignait l'homme, tu entres où quoi ! Ne vois-tu pas que le vent qui s'engouffre là-dedans menace de faire s'écrouler le cagna ! »

La louve alors, s'engagea, se sacrifiant presque à la nécessité de leur situation à tous les deux, avançant le corps à plat ventre, rampant vers cet endroit qu'elle redoutait, un antre d'hommes, qui lui était si peu naturel qu'elle en hurlait de détresse.

« N'est pas peur, ma belle, c'est moi qui t'invite, dit Aristide qui avait saisi les craintes de sa nouvelle amie.

« Et comment as-tu deviné hein, que j'avais sommeil, lui dit-il lorsqu'elle se fut un peu rassérée ? »

La louve le regarda encore, puis sans plus attendre elle s'allongea la tête entre ses deux pattes avant, comme si elle avait voulu lui signifier qu'elle avait elle aussi besoin de dormir et qu'il était grand temps pour elle de fermer les yeux.

Aristide retira sa pelisse trempée et s'allongea doucement sur le grabat, étirant ses membres et soulageant son pauvre corps tourmenté qui n'en était plus à sa toute première jeunesse.

Ils dormirent ainsi côte à côte, à poings fermés, rêvant peut-être l'un et l'autre de choses qui concernaient leur première rencontre.

Le lendemain, ils se réveillèrent tous les deux aux mêmes places, et pour ainsi dire de concert : l'homme en premier, et la louve le précédant de peu... Dehors, il faisait grand jour, et un vent hurlant secouait la cabane. L'homme rajusta sa pelisse qui avait séché durant la nuit et reprit son bâton de cheminot. Il ouvrit la porte du cagna qui miraculeusement avait tenu bon toute la nuit, malgré les rafales qui l'avaient cognée avec force et insistance.

L'homme et l'animal se tinrent un instant debout devant le seuil de leur refuge, accusant la fureur du vent qui relevait les bords du chapeau d'Aristide et faisait onduler le pelage de l'animal.

C'est ainsi que commencèrent leurs aventures en commun, l'homme et l'animal, marchant côte à côte, dans une étrange sympathie qui paraissait devenue inconditionnelle, inaliénable tant ces deux êtres-là s'étaient abouchés l'un à l'autre sans que ni l'un ni l'autre ne se fût vraiment posé de questions. L'homme Aristide n'écoula

guère sa raison, qui soi-disant était pourtant le propre et le couronnement suprême de son espèce. Peu à peu, il laissa parler son cœur et couler ses habitudes au rythme de l'animal, loua bientôt sa fidélité et sa bienveillance.

C'est ainsi que les choses devinrent naturelles ; et ils allaient ensemble, lui le bâton en avant et la tête baissée, elle le pas allant, décrivant un cercle autour de lui comme si Aristide était devenu le centre de son territoire. Aristide avait remarqué aussi sa blessure à la patte arrière qui avait presque immédiatement disparu. Il y avait là quelque chose de prodigieux, de presque surnaturel... Aussi dès qu'Aristide se prit à lui chercher un nom, il n'eut pas à se tourner les sangs bien longtemps, puisque seul le nom de Mystère lui vint à l'esprit: Mystère ! Et la louve adhéra très vite à ce nouveau patronyme qu'elle intégra avec intelligence et auquel elle répondit presque instantanément.

Comme l'été arrivait, ils dormirent tous les deux à la belle étoile. Le soir, ils demeuraient au coin du feu déchirant l'obscurité, le regard de Mystère crépitant parfois d'éclats d'intelligence presque humains : tantôt dardant son ami au fond des yeux, elle semblait vouloir y puiser les secrets les plus profonds de sa vie, tantôt s'élevant vers la voûte étoilée, on eut presque dit qu'elle cherchait à partager quelques mystères célestes dont elle aurait été elle aussi fascinée et interdite. Mystère venait maintenant manger jusque dans les mains de l'homme en happant les morceaux de lièvre que celui-ci faisait rôtir sur le foyer ou en partageant les quelques victuailles que des fermiers charitables lui fournissaient parfois pour la route.

L'été était propice aux travaux des champs, et Aristide trouva un peu d'embauche aux moissons dans les fermes qui se présentèrent sur leurs routes. Pourtant, sitôt que l'homme

entrait en société, la louve l'abandonnait immédiatement, restant prudemment confinée dans un périmètre plus sauvage pour se prémunir de l'hostilité des autres hommes à son égard. Il fallait ensuite attendre qu'Aristide eût terminé sa journée pour la voir reparaître aussitôt, toujours de manière inopinée, avec une régularité d'horloge ; car Mystère semblait toujours savoir où et comment retrouver son compagnon, par quelque chemin qu'il passât : elle surgissait et le plus naturellement du monde, reprenant sa marche à ses côtés. Cette histoire était réglée comme un cycle planétaire et ne fut dérangée qu'une seule fois.

Un jour, il fut pris à partie par un fermier qui voulut le rosser pour ses étourderies ; les autres ouvriers, fieffés lâches et habiles suiveurs, tous bons loufiats et tristes personnages qu'ils étaient, voulurent unir leur hargne à celle de leur bien-aimé patron, et s'emparèrent à leur tour d'un fléau, prêts eux aussi à prendre ce pauvre Aristide pour victime expiatoire. Mais à peine eurent-ils le temps d'assener le premier coup que la louve était là, hurlant et grognant, tous crocs dehors, esquivant les coups de fléau devant les trois hommes qui finirent par lâcher leur instrument et par s'enfuir culs devant la louve qui en profita pour crocheter le gras des fesses de l'un d'entre eux. Puis revenant vers le patron, responsable de cette expédition punitive, elle le laissa pétrifié et tremblant, les bacchantes grisonnantes...

Le soir, Aristide et la louve se réconfortèrent de leur aventure devant un bon feu.

« Ah, tu m'as rendu la pareille, dit l'homme ! Je t'ai sauvé la vie et tu as sauvé la mienne en retour ! Mais comment as-tu pu savoir que ces brutes voulaient me battre, hein ? C'est encore un mystère ça ?

Mais Mystère ne semblait pas vouloir se soumettre à un tel interrogatoire. Elle tournait la tête, le regard droit devant elle, faignant une manifeste ignorance. Elle préférait de loin que l'homme lui racontât sa vie, sa jeunesse, la guerre, les amours, et ses aventures de cheminot, nombreuses... Lorsqu'il s'y mettait à la raconter sa vie ! La louve restait les yeux suspendus aux mouvements de ses lèvres, l'haleine courte et la langue pendante. Elle semblait même si bien comprendre tout ce que l'homme lui narrait sans complexes qu'elle ne fermait jamais bien souvent les yeux avant que l'histoire fût terminée. Elle s'endormait alors la tête calée sur ses pattes avant, bercées par le ronronnement monocorde de la voix de l'homme. Souvent même, elle posait son museau sur la jambe d'Aristide et elle restait ainsi jusqu'au lendemain, à moins qu'elle ne fût réveillée pendant la nuit par une odeur étrangère.

Aristide et Mystère changèrent de pays. C'était une contrée étirée par une plaine qui fuyait à perte de vue ; des champs cultivés par grandes parcelles, séparés par des haies et des petits bois. Là-bas, on leur avait dit que les habitants étaient de braves gens, de bons chrétiens compatissants qui étaient charitables avec les humbles et les errants.

À peine eurent-ils abordé le premier village qu'ils furent mis nez à nez avec un charroi tracté par des bœufs, précédé par un vieux paysan paisible et claudiquant qui marchait tête basse. Cependant, sitôt qu'il aperçut la louve, l'homme leva les bras en l'air en hurlant au loup : « nom de Dieu, nom de Dieu, là revoilà cette bête-là ! »

Mystère s'éclipsa aussitôt afin de ne point importuner la rencontre entre les deux hommes.

« C'est vous qui nous ramenait cet animal, dit l'homme furieux en stoppant son attelage ?

— Je n'y ai pas bien le choix, rétorqua Aristide, car voilà qu'il me suit de longue !

— Mais c'est le malheur que cette bête-là mon brave !

— Pourquoi, vous la connaissiez ?

— Pardi, on en a causé dans tout le village l'an dernier ! Elle a causé effroi par tous les pâturages de par là, avant que le régisseur du château ne décide d'armer des hommes pour tenter de la chasser. L'un d'eux, l'Antoine Grangeneuve a même juré de l'avoir touché avec son fusil à poudre noire, mais on eu beau faire, on a jamais retrouvé sa charogne, et d'ailleurs la preuve puisque là v'là ! Moi je vous le dis que c'est le diable que cette bête-là, se prendre la poudre comme ça et ressusciter comme notre Jésus, c'est pas commun, c'est diabolique ! Le curé l'a même dit à la messe que c'était diablerie et qu'il fallait faire pénitence !

— Pourtant, croyez-moi vieux père, y'a pas plus brave que cette louve... Elle comprend tout et elle m'a même sauvé la vie ! Je me présente Aristide, journalier et cheminot... Et vous comment que c'est donc votre nom ?

— Ernest, Ernest Rémoulier, dit le vieil homme à moitié rassuré...

— Je cherche de l'ouvrage par ici, vous ne connaissiez pas une ferme qui cherche un brassier ?

— Par cette saison pardi, vous trouverez ! Mais avec cette bête là dans vos pattes, vous serez chassé de partout comme le diable ! C'est bien une drôle de compagnie que vous vous êtes trouvée là !

— Ne vous inquiétez donc pas, ma louve n'aime guère la compagnie des hommes ; elle s'enfuit dès que j'entre en société avec mes semblables... »

Le vieil homme se gratta un peu la tête, puis passa sa main rêche dans sa barbe hirsute en faisant mine de réfléchir.

— J'en aurai bien du travail, finit-il par dire. C'est qu'avec tout ça, j'ai bien du retard à la fenaison. Il me reste encore le champ des peupliers à faucher... Ce n'est pas mon voisin Simon qui va m'aider à abattre l'ouvrage ? Ici, vous savez pour trouver de l'aide, un vieux bonhomme comme moi, depuis que je refuse de vendre... Alors, c'est entendu ! Te voilà engagé ! C'est vingt sous par jour avec le manger et le coucher ! Tope là ! »

Aristide n'hésita pas à conclure sur-le-champ le marché, puisque vingt sous par jour était un salaire bien plus qu'honorable pour un journalier qui d'ordinaire par ces campagnes n'en percevait pas quinze. Il ne manqua pas de remercier son hôte pour ses largesses qui pour toute réponse se contenta de maugréer.

Le vieil homme ne lorgna même pas après l'état de la monture qu'il venait d'acquérir pour quelques sous. D'ordinaire, avec d'autres patrons, il n'était pas rare qu'Aristide essuie remontrances et hésitations. Ceux-ci, ayant dévisagé son aspect général, considérait d'abord la hideur de son visage qui pouvait susciter la crainte des femmes et la terreur des enfants, et engager en même temps la superstition des plus dévots qui pouvaient voir dans cette disgrâce manifeste le fruit de quelques sortilèges ou punitions envoyés par Dieu ou par le diable lui-même. Hormis cela, l'état général du bonhomme, usé par une vie dure et difficile par les routes et les chemins et les travaux

pénibles, faisait de plus en plus sourciller les fermiers qui l'engageaient. Le cheval boitait passablement, et le corps courbé en avant tel un vieillard aux articulations grippées et grinçantes, on hésitait de plus en plus à le prendre comme brassier ou comme manouvrier.

Cependant, Ernest Rémoulier ne sembla pas vouloir s'arrêter sur ces considérations, et il conduisit Aristide jusqu'à sa ferme. C'était une maison aux pierres blanches et au toit pointu sur lequel s'enchevauchaient des ardoises grises. La cour était de même fermée par un muret en briques éboulées par endroits. Un peu à l'écart de cette belle habitation par laquelle on entrait par une large porte, une grange s'élevait, massive, avec ses murs de torchis et son toit en chaumes.

Dans la cour, quelques cochons ergotaient ; un banc d'oies décampa dans un concert de « cacards ». Un clapier à lapins voisinait avec un poulailler gardé par deux fiers et puissants coqs cendrés.

« C'est une belle ferme que vous avez là, complimenta Aristide en voyant ce bel habitat !

— Le domaine me vient de mes aïeux. J'ai simplement apporté ma pierre à l'édifice. Quant à l'étable, elle est presque vacante maintenant, car je n'ai plus guère de bêtes à y mettre à l'intérieur. »

Ernest Rémoulier s'était mis à dos tout le village en refusant de vendre ses terres. Comme on le savait sans héritier, on jetait depuis quelque temps un œil entendu sur son bien que tout le monde ici essayait de s'approprier au meilleur prix. Il s'était formé, entre tous les autres

cultivateurs du village, parmi les coqs de village qui avaient suffisamment de fonds pour s'agrandir encore, une sorte d'entente cordiale inspirée par la vénalité et la cupidité et qui consistait à s'entendre sur les meilleures enchères à fixer pour acquérir les terres du vieux Rémoulier qu'on savait sans héritiers. Mais le vieil Ernest avait bien compris où tous ces braves gens-là voulaient en venir. Si bien qu'entre lui et tous ces vautours, le ton était monté jusqu'à l'engueulade, jusqu'à l'empoignade, et même jusqu'aux insultes et menaces qui avaient fini en fâcheries générales ; l'affaire était grave, et même les mots du curé qui s'était déplacé en personne jusque chez le vieil Ernest pour le rappeler à la raison — étant entendu que même cet homme de Dieu avait décidé de prêcher du côté des vautours — n'avaient pas réussi à apaiser la situation.

« Tu comprends maintenant où j'en suis ? Ils voudraient tous que je leur vende mon bien pour une bouchée de pain, mes terres, mes prés, mes vaches ? Le bien de mes aïeux, cédé pour une peccadille ? Autant que je me déculotte, palsambleu ! Alors évidemment, au village, plus personne ne me cause ! Même le curé il m'évite ! Déjà que je n'étais pas un fidèle abonné à ses sermons ! »

Et il n'y avait pas que le curé qui lui refusait l'indulgence ; le boulanger, le boucher lui fermaient l'entrée de leur commerce, si bien que le pauvre homme devait parcourir deux fois par semaine les trois lieues qui le séparaient du village suivant pour se ravitailler... La méchanceté de tous ses gens confinait à la bêtise, et il n'était pas rare qu'il trouvât le matin l'une de ses clôtures à terre, comme si le fait d'écorner le bien des gens en leur absence pouvait constituer une vengeance acceptable...

« Allez, c'est dit, je suis bien content de t'avoir comme journalier finalement ! » finit par dire l'homme en finissant de se répandre en confiance. Mais tu sais, c'est dur ici ? Je ne te demande pas de références, car je sais que tu feras ce que tu pourras ! Tu n'es plus bien costaud non plus ? admit finalement le vieux paysan ! »

Voilà des mois qu'il n'avait guère eu l'occasion de causer à un homme, si ce n'est quelquefois aux gens du village voisin. Alors faute de mieux, il parlait à ses cochons, à ses poules et ses lapins et à aussi beaucoup à son chien Filou.

Ernest Rémoulier lui offrit l'entrée de sa maison. Dans l'obscurité de l'intérieur de son habitat qui gardait tous les traits d'un passé plus faste régnait un désordre indescriptible, un désordre d'homme seul qui n'a guère le soin ou le goût d'agencer les choses autrement que pour l'utile de la vie quotidienne, et non point pour l'agréable qui consiste à flatter l'œil du visiteur.

Mais Aristide ne serait point homme à reprocher à son hôte de telles négligences ; pour lui qui n'avait connu que les cabanes de berger, les granges et les nuits à la belle étoile, la maison du vieil Ernest faisait figure de chastel.

Ernest Rémoulier n'avait jamais pris femme, si ce n'est quelques servantes par-ci par-là qu'il n'avait pas songé non plus à lutiner et encore moins à épouser tant il était un homme sans malice et tant celle qu'il avait perdue avec son enfant voici presque quarante ans n'avait jamais quitté son cœur.

Ernest lui désigna sa couche, un coin bien au sec dans le coin de la grange qui était le lieu où d'ordinaire où il accueillait ses journaliers et où logeait aussi ses deux dernières vaches .

Dès l'après-midi, après un ragoût et un morceau de fromage de vache, qu'Aristide prit en tête-à-tête avec son patron, il fallut poursuivre la fauchaison du champ des peupliers qu'Ernest avait hérité de son grand-père. C'était un beau champ légèrement en pente qui aux labours de l'automne devait laisser apparaître une terre bien rouge ; les épis y étaient vigoureux et réguliers...

« Il va donner une belle moisson votre champ, dit Aristide au patron, qui malgré son âge ajustait encore la faux avec justesse et souplesse.

— Pour sûr, et vous me verriez laisser tout ça pour une bouchée de pain à tous ces jeunes vauriens qui me prennent pour un demeuré ? Ils me font passer pour un vieux fou, parce que je n'ai jamais eu vraiment les mêmes idées que les autres ; je suis un original qu'ils disent ! Et alors est-ce un péché de penser autrement ? Depuis que j'ai refusé de leur céder mes terres, ils disent même que je porte malheur ! »

Ils travaillèrent jusqu'à à la nuit tombée, puis le soir Aristide soupa encore en face de son patron à la table de la cuisine.

« Il y en a qui trouve ça cavalier de manger avec le personnel, dit ce dernier. Moi je ne fais point de manières, nous suons après tous à la même peine ! Beaucoup de fermiers, dès lors qu'ils s'enrichissent se mettent, je ne sais pas pourquoi à imiter les gens de là-haut, les aristocrates, ces fainéants qui ne travaillent jamais et qui ne se consacrent qu'à leurs plaisirs, à leurs marottes, qu'ils se paient bien sûr sur le dos des pauvres gens qui travaillent. Ces fermiers enrichis se mettent alors à grimer petitement le genre de vie de leur châtelain ; ils installent les plus humbles qu'eux loin de leurs habitudes, comme si d'un coup, le peu de fortune qu'ils avaient amassé suffisait à les mettre au-dessus des

autres. Le pire, c'est que ces gens-là sont les premiers à donner de la jacquerie lorsque ça gronde ! Moi je vous le dis, on n'est pas près de la voir l'égalité ! Il y aura toujours des gens qui après s'être enrichis se mettront au-dessus des autres ! Cette histoire-là n'est pas près de finir ! Moi, voyez-vous, je sais lire, et c'est peut-être ce qui me rend tellement différent pour les autres ! Tenez, je vais vous montrer ! »

Le vieil homme se leva, et après avoir farfouillé un brin au fond de son armoire en tira un livre.

« Je peux vous lire ce qui est écrit là. « Origines et fondements des inégalités parmi les hommes de Jean-Jacques Rousseau. C'est un ouvrage que j'ai pu me procurer en cachette à l'occasion d'une foire ; il n'est pas interdit, mais il n'est guère recommandable de l'avoir entre les mains. Il y est écrit une fort belle fable dans laquelle je me suis reconnu ; car je suis moi aussi semblable à ce bon sauvage que ce Rousseau décrit, vivant à l'écart des hommes et ne goûtant point à la société des autres hommes. Rousseau pense que c'est de là que provient tout le malheur : la société. De là naît la ruse et la prétention de certains hommes à se placer au-dessus de leurs semblables et d'ainsi de les mettre en servage. J'ai oui dire que cet homme-là avait écrit d'autres livres comme celui-ci qui parlent du moyen de sortir de cette impasse, et qui proposent un gouvernement idéal. Mais je n'y crois guère, voyez-vous. Le fait de vouloir dominer les autres hommes restera toujours, c'est une malédiction qui fait partie de la nature de l'homme. »

Jamais de sa vie encore, Aristide n'avait rencontré d'hommes semblables au vieil Ernest ; celui-ci savait lire et parler à vous laisser à quia. Aristide n'avait pas tout compris ce que le vieil Ernest lui avait bien voulu lui révéler, mais il

avait écouté avec le plus grand intérêt la petite musique savante de ce vieux paysan à la nuque fripée et aux mains rêches. Bien sûr, lors de ses nombreuses pérégrinations de cheminot, il avait bien souvent aperçu de loin tous ces gens bien habillés, s'exprimant avec un verbe haut et hautain, le teint blanchi, le visage poudré, paradant comme des paons au milieu de la basse-cour des gueux. Mais ceux-là n'avaient fait que lui parler par régisseurs ou maîtres interposés pour ainsi dire, ordonnant de la pointe de l'index, de dire à celui-ci de faire cela, à cet autre de faire ceci...

Lorsqu'il regagna la grange pour retrouver son grabat, il s'interrogea à nouveau, puis songea tout à coup à la louve, il craignit qu'elle ne se risquât à venir le retrouver jusqu'ici et à déranger la maisonnée : Ernest serait furieux et le chasserait ! D'autant que tout à l'heure, en ouvrant la porte de la grange, il avait aperçu Filou, le chien de la maison, la tête posée entre les pattes et l'œil droit grand ouvert... Cette appréhension en tête, il s'endormit tout de même, d'un sommeil profond et délicieusement perclus par les douleurs musculaires laissées par le travail...

Au début de la nuit pourtant, il se réveilla avec le museau de Mystère posé sur la jambe ; la louve était là, par quel mystère, nul n'aurait su le dire... Elle avait tout simplement réussi à se faufiler dans la grange sans éveiller l'attention de personne, et pas même de Filou... Diablerie que tout ceci aurait répété Ernest Rémoulier, diablerie...

Mais un autre fait étrange se produisit... Alors qu'Ernest et Aristide donnaient les derniers coups de fléaux à la moisson, ils en vinrent, — pour rompre un peu la monotonie de leur travail —, à parler de choses et d'autres, et jusqu'à la